

KANAM, LE VILLAGE D'ALEXANDRE CSOMA DE KÖRÖS, D'APRÈS WERNER HOFFMEISTER

BERNARD LE CALLOC'H*
(Paris)

De tous les voyageurs qui, dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, ont visité le village himalayen de Kanam, où travailla durant trois ans et demi Alexandre Csoma de Kőrös, fondateur de la tibétologie européenne, le médecin prussien Werner Hoffmeister est celui qui en a fourni la description la plus précise et la plus complète. Publiée en 1847 à Braunschweig, la lettre qu'il avait envoyée de l'Inde avant sa mort prématurée lors de la guerre anglo-sikhe, est aujourd'hui introuvable dans les collections publiques, même en Allemagne. Elle constitue un document d'autant plus précieux qu'elle a été écrite trois ans seulement après la disparition du savant hongrois.

Mots-clés: tibétologie, A. Csoma de Kőrös, Kanam, W. Hoffmeister, voyageurs européens.

Alexandre Csoma de Kőrös, fondateur de la tibétologie, a séjourné à Kanam, dans la partie supérieure de la principauté himalayenne du Bishawar, de la fin mai 1827 à la fin octobre 1830, soit au total trois ans et demi. Il ne nous a toutefois donné aucune description de ce lieu. En revanche, parmi les nombreux voyageurs qui sillonnaient alors ces territoires nouvellement acquis à l'Inde anglaise au cours de la première moitié du XIX^{ème} siècle, donc à l'époque de Csoma de Kőrös, il en est plusieurs qui ont laissé le récit de leurs pérégrinations. Ainsi en est-il

en 1817 de Govan, botaniste,
en 1818 d'Alexandre Gérard,
en 1819 de Patrick Gerard et de J. D. Herbert,
en 1821 d'Alexandre Gerard,
en 1827 de James Johnson,
en 1828 de James-Gilbert Gerard,
en 1828 d'Edward Caulfield Archer,
en 1830 de Victor Jacquemont,
en 1838 de Thomas Hutton,
en 1845 de Werner Hoffmeister,
et en 1847 de Thomas Thomson.

* Bernard Le Calloc'h, 110, Rue de Montreuil – 75011 Paris, France.

Plusieurs de ces voyageurs ne nous fournissent que peu de détails sur Kanam et sa région, le Kinawar. Ils se contentent souvent de généralités et parlent surtout des difficultés qu'ils ont eues à progresser ou de la rigueur du climat. Deux d'entre eux font exception en consacrant de longs développements tant à Kanam qu'au Kinawar. Il s'agit du Français Victor Jacquemont et du Prussien Werner Hoffmeister.

Pour ce qui est du premier, j'ai déjà eu l'occasion de publier des travaux à son sujet. Il me suffit donc pour le moment d'y renvoyer le lecteur. Il interviendra, en revanche, très fréquemment dans le cours de la présente étude pour servir de comparaison, de complément et d'illustration aux propos de Hoffmeister.

Quant à ce dernier, c'est son texte qui va servir de base puisqu'il est demeuré jusqu'ici méconnu des spécialistes. Bien qu'il n'ait séjourné à Kanam que deux jours, les 1^{er} et 2 août 1845, Hoffmeister nous en a fourni une description remarquablement détaillée et précise dans une lettre adressée à sa famille de Simla, datée du 10 septembre 1845, qui a été publiée sous le numéro onze dans ses « Briefe aus Indien », parues aux éditions Georg Westermann de Braunschweig, en 1847.

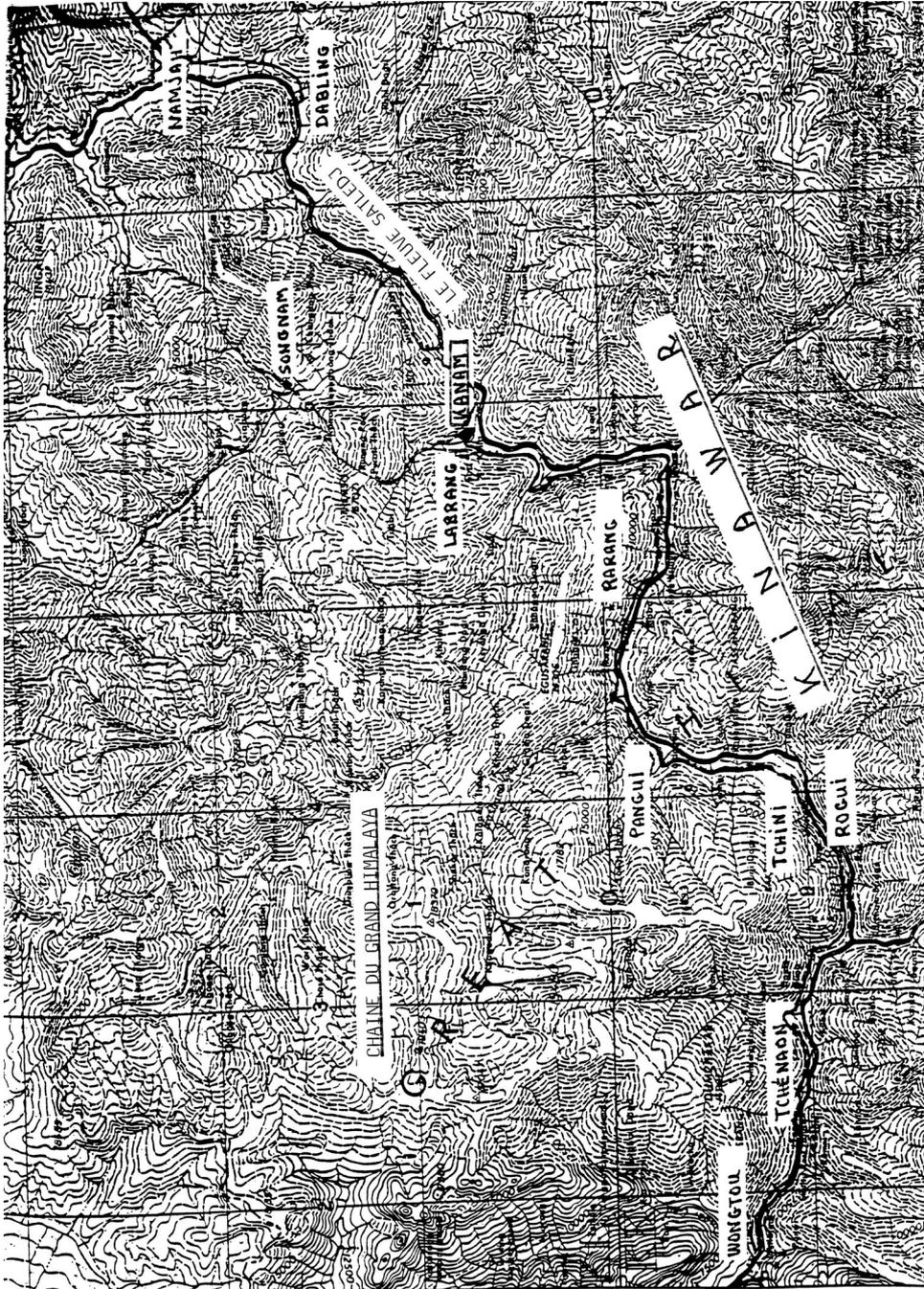
Grâce à ce document, qui s'ajoute au journal de voyage de Jacquemont, l'on peut avoir une idée exacte de ce qu'était Kanam au temps où Alexandre Csoma de Kőrös y poursuivait ses recherches sur la langue et la civilisation tibétaines, en la compagnie du lama Sangs-rgyas-phun-tshogs.

Rappelons tout d'abord que Kanam se trouve par 37°40' de latitude Nord et 78°30' de longitude Est, dans la vallée supérieure du Satledj, le plus long des cinq fleuves du Pendjab. C'est un village qui, selon Jacquemont, compte « une soixantaine de familles », c'est à dire environ quatre cents personnes, mais qui, selon Walter Hamilton, en comptait en réalité un millier. Il est étagé à flanc de montagne entre 2650 et 2800 mètres d'altitude, à soixante-cinq kilomètres à vol d'oiseau de la frontière du Tibet, en plein cœur de la gigantesque chaîne du Grand Himalaya. Chef-lieu du Kinawar, auquel il paraît avoir donné son nom, il appartenait à l'époque au radjah du Bishawar et dépendait de la province anglaise dite des Etats montagnards (Hill States), depuis son rattachement à l'Inde britannique au traité de Sigauli, signé avec le Népal le 4 mars 1816.

C'était un endroit très retiré, difficile d'accès, en été à cause de la mousson, en hiver à cause de la neige et des avalanches. On ne pouvait l'atteindre pratiquement qu'à pied ou à dos de ghount, ce petit cheval himalayen aussi lent que laid qui seul parvenait à se frayer un passage dans les amoncellements d'éboulis ou le long de précipices vertigineux. Depuis Sabathou, chef-lieu des Hill States, il ne fallait pas moins de vingt jours pour y parvenir sur de détestables sentiers de chèvres et des ponts de cordages.

Kanam n'avait pas été choisi par Alexandre Csoma de Kőrös pour son confort ni pour son isolement, mais parce qu'il était alors le seul lieu où, du fait de l'existence d'un monastère tibétain disposant d'une bibliothèque, il était possible de consulter la collection complète du canon bouddhique sans avoir à quitter le territoire de l'Inde anglaise.

Quant à Werner Hoffmeister, c'était un jeune médecin prussien, né le 14 mars 1819 à Braunschweig, qui avait fait des études de sciences naturelles et de médecine



Rampore-Songnam (Survey of India, 1972)

à Berlin, à Bonn, puis de nouveau à Berlin, où il avait soutenu sa thèse de doctorat à l'automne 1843. Ayant le goût des voyages lointains et désirant tout spécialement visiter l'Asie, il s'était d'abord rendu à Londres dans l'espoir de s'embarquer pour l'Inde comme médecin de marine. Sa tentative avait échoué. Il avait alors essayé du côté de la France, se déclarant prêt à partir pour n'importe quelle colonie française d'outre-mer, mais il n'avait pu trouver l'emploi qu'il cherchait. Rentré dans son pays, il avait appris peu après que le prince Frédéric-Guillaume Waldemar de Prusse, fils du prince royal Guillaume et de la princesse Marie-Anne de Hesse-Hombourg, s'app préparait à se rendre en Inde en la compagnie de quelques uns de ses amis et était en quête d'un médecin immédiatement disponible pour se joindre à l'expédition. Hoffmeister avait littéralement sauté sur l'occasion et grâce à la recommandation d'Alexandre de Humboldt il avait été aussitôt agréé.

L'expédition avait quitté Trieste le 16 septembre 1844. Par l'Égypte et Aden, elle avait atteint Ceylan, puis Madras et Calcutta. Elle avait touché ensuite à Katmandou, faveur exceptionnelle accordée au prince Waldemar en raison de son origine royale, car le Népal était en ce temps-là absolument interdit aux Européens. Après avoir visité Bénarès, Lucknow, Delhi, elle avait pénétré profondément dans l'Himalaya par la vallée supérieure du Satledj, jusqu'à la frontière du Tibet.

Au retour, parvenu au Pendjab où se déroulait la deuxième guerre anglo-sikhe, il avait été tué près de Firozshah d'une balle dans la tempe, alors qu'il chevauchait aux côtés du prince Waldemar et du gouverneur général Lord Hardinge, au cours d'une escarmouche entre troupes sikhes et anglo-indiennes. Cela se passait le 21 décembre 1845. Il fut inhumé le lendemain au cimetière chrétien de Firozpour, où il est toujours. Ses lettres ont été publiées peu après par son frère, le docteur A. Hoffmeister, en raison de leur grand intérêt documentaire et du soin extrême qu'il avait pris à décrire de façon très précise des régions du globe encore à peine connues.

Voici à présent un extrait de sa lettre, où il est question de Kanam, suivi de sa traduction française :

Unser Ziel, das Dorf Kanam, war uns bisher durch seine tiefe Lage im Flußthale verborgen. Erst nach einer Stunde zeigte sich die untere Hälfte der jenseitigen Bergwand mit grünen Bäumen und Gebüsch tief unter uns; endlich erschien das schöne Dorf selbst. Zugleich verließen wir die dürre, steile Geröllwand. Aprikosengärten in hohen Terrassen über einander bedeckten den Schieferboden und ver-

kündigten die Nähe eines Dorfes. Es war Labrang, welches noch dießseit der tiefen Klüft lag, die uns von Kanam trennte. Ein großer Haufe von Mannepadde-Steinen war nicht weit vom Eingange in das Dorf, und kaum hatten wir eine vorſpringende Felfenecke umgangen, als uns ein großartiges, hohes Gebäude, eine Art Thurm, überraschend in die Augen fiel. Er war halb von Stein, halb von Holz aufgebaut, viereckig, mit etwa 10—12 Stockwerken, oben sehr zerfallen und ganz ſchwarz vom Rauch und vom Alter. Durch ſeine alterthümliche und gigantische Form machte er einen imponanten Eindruck; zumal da er höchſt verwegend auf die Kante einer ſteilen Geröllwand geſetzt war. Wir hatten ſchon viele Gebäude dieſer Art am Bhagirathi geſehn, aber wenige von gleicher Größe. Sie haben in der früheren kriegeriſchen Zeit, als noch die Chineſen Beſitzer des Landes waren, der ganzen Einwohnerſchaft des Dorfes als Zufluchtsſtätte gedient.

Die Aprikofenbäume auf den Terraffen hingen voll reifer Früchte und Niemand wehrte weder uns noch den Kulis, ſo viel abzuschüttern und zu eſſen, als wir Luſt hatten. Man füttert hier das Vieh damit. Sie waren gerade nicht von feiner Sorte, aber süß und ſaftig, und die Erquickung, welche ſie gewährten, war für die Fortſetzung unſers Marſches ſehr erſprießlich; denn wir bemerkten hier mit Schrecken, daß wir, um nach Kanam zu gelangen, die tiefe Thalschlucht zu umgehen und noch eine ſteile Anhöhe am jenseitigen Ufer zu erklimmen hatten.

Das fruchtbare Thal bildete einen lieblichen Gegenſatz zu den wüſten und dürrer Höhen ſeiner Umgebung. Allein von Silberpappeln ſchloſſen jede Terraffe ein, dazwiſchen die fruchtbeladenen Aprikofenbäume und gelben Kornfelder und ganz tief im Grunde neben unzähligen Mühlen ein grüner Krautgarten neben dem andern.

Bald erreichten wir den Anfang der Waſſerleitungen, die vom höchſten Punkte des Thaleinſchnittes in zahlreichen Röhren und Rinnen oft über 20—30' hohen Geſtellen das Waſſer auf die höchſten Punkte der Terraffenfelder leiteten. Etwa 1000' unterhalb Labrang durchſchritten wir den Bach und ſtiegen auf einem reizend ſchönen Wege hinan. Zu beiden Seiten rieselte Waſſer und dichte Laubengänge

von Silberpappeln und Aprikosen faßten jedes Bächlein ein, so daß wir fast ganz im Schatten bis nach Kanum hinauf gelangten, während die Mittagssonne heiß brannte. Welch eine Wohlthat diese klaren Bäche sind, lernte man erst in der Einöde recht erkennen. Mit wahren Behagen konnte man stundenlang den rieselnden Wellen zuschauen und die vom Anblick der dürrn Felswände erschöpften Augen an ihrem dahin gleitenden Krystalle erlaben, zugleich auch den Mund; denn sie führten eine Menge überreifer Aprikosen mit sich hinab, die man ohne viele Mühe herausfischen konnte.

Kanum ist eins der größten Dörfer, die wir im Gebirge besucht haben. Weit und breit kommen die Bewohner der entferntern Dörfer hier zusammen, um ihre Einkäufe zu machen. Man verfertigt hier Gold- und Silbersachen, Stiefel, Schuh von Wollzeug, schöne Decken und Teppiche und künstliches Holzschneidwerk; auch befindet sich in diesem Orte eins der größten Lamaklöster und zwei bedeutende Tempel, so daß er fast den Rang einer Hauptstadt im Kunauer einnimmt. Die Häuser liegen in verschiedenen Absätzen treppenartig am Berge übereinander.

Auf einer der Terrassen, etwa 100 Schritte vom Dorfe, nahe bei dem großen Tempel war unser Lagerplatz. Eine Menge Neugieriger aus dem Dorfe drängte sich bald herzu. Man brachte allerlei Waaren, chinesische Seidenstoffe, Silberpfeifen, Tuchstiefel, Messer und Dolche, um sie zum Verkauf anzubieten. Alle Kaufleute fingen ihre Unterhandlungen damit an, daß sie eine Art schlechter Rosinen auf großen Messingschüsseln zum Geschenk machten; die Preise aber, welche sie für ihre Waaren forderten, waren so übertrieben, daß sie trotz ihrer Rosinen wieder zum Zelte hinausgejagt wurden.

Als es gegen Abend anfieng, etwas kühler zu werden, stieg ich zum Dorf hinauf. Die erste Reihe der Häuser war sehr hoch und in einer seltsamen, plumpen Bauart aus dicken Ederstämmen errichtet. Die Gassen, die zu der höher liegenden, zweiten und dritten Reihe hinaufführen, sind enge, oft überbaute Gänge, dunkel und schmutzig. Thüren und Fenster sieht man nur sparsam angebracht. Die erstern werden durch ein paar lange Ketten verwahrt, welche durch ein Loch im zweiten Stockwerk hinaufgezogen sind, und aus dem letztern sieht

man häufig statt eines menschlichen Antlitzes Esel- oder Pferdeköpfe herauschauen; denn der Theil der Gebäude, den man für das Erdgeschoss hält, ist gewöhnlich nur die steinerne Unterlage, auf welcher das Haus ruht, und das erste Stockwerk enthält die Viehställe. Die Menschen begeben sich nur des Nachts oder im Winter in die dunklen Räume des Innern der Häuser; im Sommer ist das Dach der gewöhnliche Aufenthaltsort, auch wird dort meistens in dieser Jahreszeit geschlafen.

Auf einer Art Hühnerleiter erreichte ich die höher liegende Terrasse, wohin ich mir den Weg gegen einige wüthende Hunde erkämpfen mußte. Hier war ich mit den Dächern der untern Häuserreihe in gleicher Höhe; Straße und Dach sind eines und dasselbe und mit derselben Erde bedeckt. Häufig findet man den Eingang zu den Häusern erst hier oben im Dache, wenn die Thüre unten fehlt.

Auf dem Dache von einem der größern Häuser sah ich einen alten Mann im rothbraunen Mantel und rother Mütze auf- und niedergehen und seinen Rosenkranz sehr eifrig zwischen den Fingern hin und her wenden, während ein jüngerer Mann und eine Frau, in dieselbe Farbe gekleidet, das Getreide auf dem platten Dache ausbreiteten. Andere Rothröcke schleppten neue Weizenbündel herbei. Rosenkränze trugen alle. Ich dachte mir wohl, daß dieses eines der Lamaklöster sein müßte, welche sich in Kanam befinden. Der Alte winkte mir näher zu treten, und so stand ich eine Weile und sah dem auf und ablaufenden Volke zu, zu dem sich noch mehrere Weiber mit den nämlichen rothbraunen Kapuzen gesellten. Es waren die Schwestern und Brüder aus dem Kloster und der Alte der Vorsteher desselben.

Ich wanderte noch mehrere Dächer entlang, überall gern und ohne die geringste Scheu empfangen. Eine alte Frau, deren Enkelchen ich geliebt hatte, kam sehr freundlich zu mir heran und unterhielt sich sehr lange und mit großer Zungenfertigkeit mit mir. Das Ende der mir völlig unverständlichen Rede war ein lautes Gelächter, in welches alle Nachbarn und Nachbarinnen einstimmten. Zuletzt brachte mir die Alte unter vielen seltsamen Gestikulationen ein Bündel Kräuter aus ihrem Küchengarten. Ich suchte mich so gut, wie es ging, ihr verständlich zu machen, allein alle Bemühungen erregten nur neues Ge-

lächter; denn die Sprache dieser Leute ist durchaus abweichend vom Hindi sowohl, als vom Hindostani und wird Kunauri oder Miltshan genannt.

Mit verschiedenen Sorten der dieser Gegend eigenthümlichen Getreidearten beladen kam ich zum Zelte zurück. Es waren meist Winterfrüchte, zweispitzige Gerste und Waizen von ausgezeichnete Schönheit; die Sommerfrüchte sind Erbsen, Wicken, Saubohnen, Rüben und Delapflanzen.

Da mir die Reisegesellschaft begegnete, so kehrte ich sogleich wieder um, einen entferntern Stadttheil zu besuchen. Alles lebte von fleißigen Einwohnern, welche mit dem Ausladen und Eintragen der Erndte beschäftigt waren. Sie bedienen sich meist dazu großer Körbe, die auf dem Rücken getragen werden; vieles wird aber auch auf Eseln von den Terrassen herbeigeschafft. Ein wohlhabender Mann, wahrscheinlich ein Eingewanderter, denn er trug ein weißes Musselinsgewand und einen platten Turban statt der Filzmütze, sah oben vom Dache seines Hauses herab den Arbeitern zu und ertheilte Befehle. In einem weiten Innenraum, mit einer Mauer eingeschlossen, war man beschäftigt, das Getreide durch Pferde ausdreschen zu lassen. Es ist dies die einzige Anwendung der Pferde, die nie vor einen Wagen gespannt werden oder einen Sattel tragen. Die wilden Thiere werden auf dem ausgebreiteten Getreide umhergejagt; ein Mann mit einem mit Lappen behängten Stocke und ein anderer mit einer langen Peitsche trieben sie auf und nieder. Es erregt diese Art zu dreschen einen furchtbaren Staub, und das Stroh wird dabei ganz zertreten.

Nachdem wir mehrere schmutzige, enge Gänge zwischen halb zerfallenen Mauern und Häusern, die mit uralten Hörnern von Steinböcken und wilden Schaafen benagelt waren, durchwandert hatten, erreichten wir die letzte Reihe der Häuser, an welche sich ein Hain von hochstämmigen Wachholderbäumen (sie erreichen eine Höhe von 30—40') angeschlossen. Eine Reihe grabähnlicher Monumente bildete die Grenze des Ortes; dazwischen standen mehrere der früher erwähnten Urnen, eine braungelbe, eine weiße und eine schwarze unter demselben Dache. Was diese verschiedenen Farben bedeuten, habe ich nie erfahren.

Eins der letzten und größten Gebäude zog besonders unsere

Aufmerksamkeit auf sich. Es war im Quadrat gebaut und umschloß einen kleinen, offenen Hof. Ein alter Mann mit ehrwürdigem weißem Barte und mit dem gewöhnlichen rothen Mantel bekleidet, emsig beschäftigt, seinen Rosenkranz unter Gebeten abzuhäspeln, stand auf dem Dache und winkte uns. Er gab sich für einen Hauptlama zu erkennen und versprach uns den Tempel zu zeigen, der mit seiner Wohnung in Verbindung stand, wenn er sein Gebet beendigt habe. Ohne viele Umstände nahmen wir die Einladung an und stiegen auf einer Hühnerleiter vorläufig in den Hof hinab, um die günstige Gelegenheit auszubeuten, das Innere eines Hauses zu sehen. Das Erdgeschos enthielt nur Ställe und Borrathskammern; in dem zweiten Stockwerke, mit einer 2' breiten Veranda nach dem Hofe zu versehen, fanden wir ein Zimmer, anscheinend sein Prachtsalon; denn es enthielt zwei roh gezimmerte Stühle und einen Tisch, Gegenstände, auf die er sehr stolz war. Er war übrigens so in seinen Rosenkranz vertieft, daß er es gar nicht zu bemerken schien, daß alle Thüren und Fensterladen geöffnet wurden. Die Anlage des Gebäudes, wäre nicht alles Einzelne zu kunstlos und dürftig ausgeführt gewesen, war übrigens zweckmäßig und hübsch. Alle Thüren und Fenster führten nach dem innern Hofe. Auf dem Dache und der Gallerie, die rund um den Hof lief, fand sich ein kleiner Garten, der Iris, Stechapfel und Todtenblumen, (Tagetes) enthielt, die in dem Material des Daches hinreichende Nahrung fanden.

Als das Gebet eine Pause zuließ, führte der Alte uns in den Hof auf dem mit Staffeln versehenen Baume, der einzigen Art Treppe, die ich hier gesehen habe, hinab, zog einen langen hölzernen Schlüssel hervor und winkte uns geheimnißvoll, näher zu treten. Der Schlüssel öffnete eine große Doppelthür im Grunde des Hofes, den Zugang zum Heiligthume oder kleinen Tempel, den er aus besonderer Gunst uns wollte sehen lassen.

Welche wunderbare Sachen sah man in diesem halbdunkeln Raume aufgehäuft. Das Licht fiel nur durch eine Oeffnung in der Decke und durch die Thüre ein, deren Schwelle wir nicht übertreten durften. Die Hauptsache war ein großes vergoldetes Gözenbild, den Mahavedi vorstellend, den ich in einem Lamatempel nicht erwartet

hätte. Das Bild stand in einer Art Schrein mit zwei geöffneten, mit goldenen Sternen bemalten Thüren, rundum von einem vergoldeten Rahmen eingefasst, und nahm sich in der magischen Beleuchtung von oben recht schauerlich aus. Es war fast das Einzige, was man in dem Halbdunkel deutlich zu erkennen im Stande war. Ein Geländer mit rothen Tuchlappen sonderte den Raum, wo das Bild stand, ab; rechts von ihm lagen eine Menge wunderlicher Instrumente, die uralt zu sein schienen, messingene Trompeten mit großen Bäuchen, Trommeln und Pauken von verschiedener Größe; links sah man Fahnen, eine große Glocke und verschiedene thönerne, grob angemalte Figuren. Die Wände schienen mir auf den ersten Blick mit buntem Papier beklebt zu sein; als sich das Auge aber an die Dunkelheit gewöhnt hatte, fand ich, daß sie mit Täfelchen aus ungebranntem Thon von der Größe der gewöhnlichen Fliesen bedeckt waren. Sie waren augenscheinlich mittelst einer hölzernen Form angefertigt und enthielten kleine Buddhafiguren in vier verschiedenen Farben, gelb, roth, grau und weiß. An manchen Stellen waren sie herabgefallen und lagen am Boden, und der alte Priester schenkte sehr bereitwillig uns deren, so viel wir wünschten. Leider waren diese Kunstwerke sehr zerbrechlich. Seltsamer Weise zeigte der Alte trotz seines unausgesetzten Betens nicht die geringste Veneration vor seinen Göttern, sondern antwortete und demonstirte unter vielem Lachen, verfiel aber rasch wieder in seine Abstraktion. Auch auf das Geld, was er zum Abschied empfing, schien er stark gerechnet zu haben.

Auf einem andern, schön gebahnten Wege oberhalb des Ortes gingen wir in der Abenddämmerung unter Pappeln und Erle: zum Lagerplatze zurück. An einer der Wasserleitungen fanden wir eine Menge der Frauen beschäftigt, Wasser zu schöpfen. Sie trugen das Wasser in einem eigenthümlichen Gefäße, einer Art hölzerner Butte, auf dem Rücken. Diese Wassergefäße waren sehr kunstvoll gearbeitet, von lackirtem Holz mit eisernen Reifen zusammengehalten und wie ein Faß bis auf ein Spundloch oben ganz verschlossen. Eine wollene Schnur, welche durch mehrere Ringe läuft, dient als Tragband. Auch andere Holzgeräthe zeugten von einer großen Geschicklichkeit der

Handwerker. Ich sah Schüsseln und Teller, die aus dem schönsten Maserholze dünn und zierlich gearbeitet waren.

Die Sonne war schon hinter den Bergen, die im Westen das Thal einschließen, verschwunden, doch dauerte es wohl noch anderthalb Stunden, ehe völlige Nacht eintrat, und wir hatten noch Zeit genug, uns an der herrlichen Ansicht des tiefen, mit schönen Bäumen gesäumten Thales und der schroffen Felsenwände bei Labrang mit ihrem Cedern- und Fichtenwalde zu erfreuen. Der hohe alterthümliche Thurm über dem 1000' tiefen Abgrunde, die Dächer voll von Aprikosen, die gelben Kornfelder und dunklen Tannen, der ganze am Morgen durchwanderte Weg bildete im Dämmerlichte eine Landschaft von höchst eigenthümlicher Mischung heiterer und düsterer Farben. Eine Thalkluft, deren Tiefe von hier gar nicht ab zu sehen war, sonderte das Bild scharf von der diesseitigen Höhe.

Da der Eingang unseres Zeltes nach dieser prachtvollen Gebirgslandschaft hingewendet war, konnte man sich an dem schönen Wechsel der rothen und blauen Farbentöne in der Abendbeleuchtung noch lange ergötzen, bis der schönste klare Sternhimmel sich darüber ausbreitete, und Ferne und Nähe in dem Nachtdunkel verschwammen.

Die Zeltträger waren am folgenden Morgen (den 2. August) schon eine Zeitlang fort, ehe wir ihnen folgen konnten. Es hatte sich nämlich der Oberlama melden lassen und verheißen, das Innere des großen Tempels, neben welchem unser Lagerplatz war, uns zu zeigen. An einem Kletterbaume stiegen wir zu einer niedrigen kleinen Thür des Gebäudes hinan und fanden dort ein hohes langes Wohnzimmer mit gelber Farbe angestrichen. In der längsten Wand desselben waren die Thüren zum eigentlichen Tempel. Hier trat uns der Oberlama entgegen, eine Gestalt, deren Aeußeres und Haltung wirklich majestätisch und überraschend war. Ich glaubte, einen Weisen der alten Zeit, den Seneca oder Cato vor Augen zu haben. Es war ein Greis von hoher stattlicher Figur, in die lange faltenreiche Toga von rothbrauner Wolle gehüllt. Sein Haupt war unbedeckt, sein schneeweißes Haar kurz; der lange weiße Bart fiel ihm auf die Brust hinab. Der Rosenkranz hing ihm am Gürtel und unter dem Arm trug er ein großes Buch. Nachdem er den Prinzen begrüßt

hatte, öffnete er die Thüren, so daß wir den Tempelraum übersehen konnten. Auch hier war das größte der zahlreichen Götterbilder ein vergoldeter Mahadö, die übrigen kleinern waren von Stein und Bronze. Zur Rechten und Linken standen große, grün lackirte, mit Gold bemalte Schränke mit vielen Schiebkästen, welche Manuscripte enthalten sollen. Eine Menge mystischer Gegenstände füllte den übrigen Raum. Leider war es unmöglich, sich dem guten Alten verständlich zu machen; denn außerdem, daß die Sprache der hiesigen Gegend für uns und unsern Interpreten eine ganz unbekannt war, ließ auch seine Taubheit nicht die geringste Konversation zu.

Was hätte ich darum gegeben, wenn wir den berühmten ungarischen Gelehrten Alexander Csosma de Körös, der in Kanum mehrere Jahre als Einsiedler zugebracht hat, noch am Leben getroffen hätten. Man fragte uns oft nach ihm; denn er ist unter dem Namen Siskander Sahib im Gebirge bekannt.

Die zur Wandbekleidung angewendeten Thonsfliesen fanden sich auch hier. Es standen sechs oder sieben kleine Buddhafiguren auf jeder Tafel, die uns mit großer Liberalität ausgetheilt wurden. Mit zitternden Händen schloß der Alte seinen Tempel wieder zu, als wir uns genugsam an seinem Inhalte erbaut hatten, und wir traten eilig unsere Reise an.

Die Felder von Kanum verschwanden bald unter unsern Schritten, und die Gegend wurde furchtbar wüst und öde. Nach einer Viertelstunde traten wir wieder in das Thal des Sutledsch ein, an dessen Ufern sich der Weg von einem Abhang zum andern hinaufwand. Kaum schwache Spuren von Vegetation waren auf dem dürrn Felsen sichtbar; hie und da eine kümmerliche Neozakiefer, blattloser Wermuth und stachelichte Astragalusbüsche. Beide Ufer des Flusses sahen aus, als wären sie unlängst aus einem Feuerofen hervorgezogen. Kahl und sonnenverbrannt starrten die Klippen zwischen den endlosen Geröllflächen, welche gigantischen Aschenhaufen glichen. Da war nirgend Schatten, nirgend eine Spur von frischem Grün; selbst das Wasser des Flusses, welches tief unten den Fuß der hohen Felsenkämme bespült, schien hier seine befruchtende Kraft verloren zu haben.

Es war eine schauerliche Einöde; zudem die Abhänge so steil, daß

man kein Zeichen irgend eines betretenen Pfades entdecken konnte. In den losen Geröllflächen hinterläßt der Fuß des Wanderers keine Spuren. Die Steine und Felsblöcke rollen unter den Tritten am Berge hinab. Wehe dem, der verweilt; mit eiligen Schritten mußte man vorwärts, oder man folgte den hinabstürzenden Felsentrümmern. Das Poltern und Klappern der losen Steine war eine Musik, die uns den ganzen Tag begleitete. Einige Stellen an den Felsenwänden waren so steil und von dem herabstürzenden Gerölle so glatt gerieben, daß erst Fußtapsen eingehauen werden mußten, ehe wir sie passiren konnten.

Die Gesamtzahl der kümmerlichen Pflanzen, die an diesen dürren Wänden ihr Leben fristeten, betrug innerhalb der ersten anderthalb Stunden sieben. Eine Rose war darunter und noch dazu in Blüthe; am meisten kam eine Art weißer Wermuth vor, jedoch auch so sparsam und dürftig, daß man ihn am gegenüberliegenden Ufer gar nicht bemerkte.

Wir stiegen beständig bergan; die Sonnenhitze, der niedererschlagende Eindruck einer solchen Wüste brachten schneller wie sonst Abspannung und Ermüdung hervor. Erst, als wir den Gipfel des Kammes, welcher uns von einem Nebenthale des Suttledsch trennte, fast erreicht hatten, kam wieder etwas Heiterkeit zum Vorschein. Es war dort eine Quelle, die einzige auf dem ganzen Wege, welche von den Kulis und lasttragenden Jungfrauen mit Freudengeschrei begrüßt wurde. Doch enthielt sie nur schlechtes, kupferhaltiges Wasser von bitterem Geschmacke. Viel kupferhaltiges Gestein lag in der Nähe zu Tage; kohlenfaures Kupfer war aus dem gelbgefärbten Thonschiefer ausgewittert, auch Kalksinter und Tuff bedeckte den Boden. Die Feuchtigkeit hatte hier jedoch eine reichhaltigere Vegetation hervorgerufen.

Traduction

Notre but, le village de Kanam, était resté caché jusque là en raison de sa situation au fond de la vallée du fleuve. Après une heure de marche, nous apparut d'abord, de l'autre côté, en bas, loin au dessous de nous, la partie inférieure de la paroi rocheuse couverte d'arbres et de broussailles vertes ; enfin, le beau village daigna se montrer.

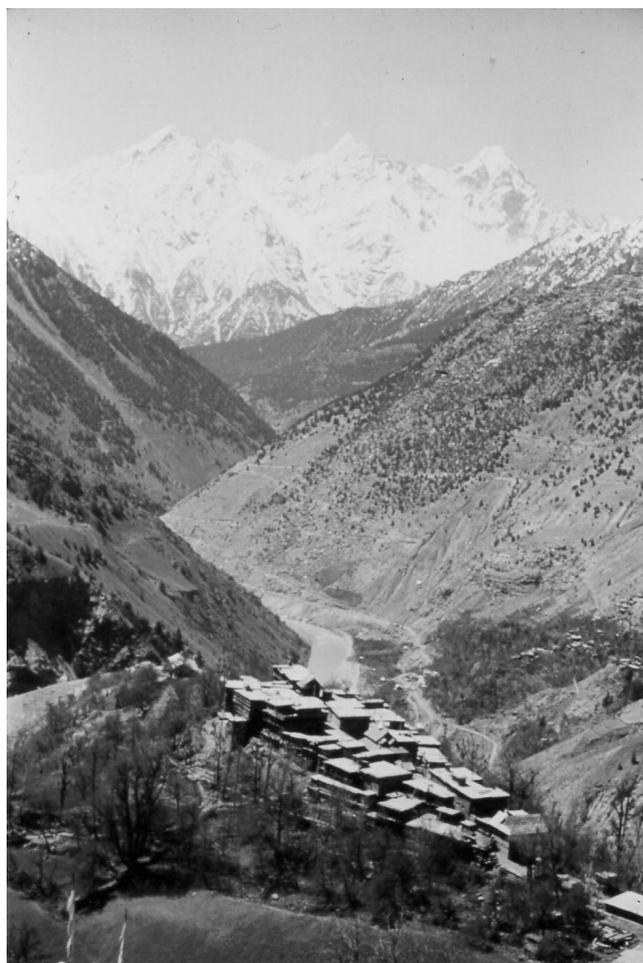


Fig. 1. « Le beau village daigna se montrer »

A l'instant même, nous oubliâmes *les falaises d'éboulis, arides et abruptes* (1). Sur de hautes terrasses perchées les unes au dessus des autres, des vergers d'abricotiers recouvraient le sol schisteux (2) et nous annonçaient la proximité d'un village. C'était *Labrang, situé de ce côté-ci du profond ravin qui le sépare de Kanam* (3). Une grande maison en pierres, hautes comme un homme, se trouvait non loin de l'entrée du village, et à peine avions nous contourné une roche en forte saillie qu'une haute bâtisse, *une sorte de tour* (4), s'imposa soudain à notre regard. Elle était construite pour moitié en pierre et pour moitié en bois, de forme carrée, haute de dix à douze étages, fort délabrée à son sommet, toute noircie par les ans et la fumée. Elle nous fit une impression saisissante du fait de son antiquité et de sa forme gigantesque, d'autant plus qu'elle était posée sur l'arête d'une falaise tombant à pic. Nous avions déjà vu beaucoup de bâtiments de ce genre *le long de la Bhagirathi* (5), mais peu qui fussent d'une

telle taille. Ces tours servaient de lieu de refuge à toute la population d'un village en cas de guerre, aux époques anciennes, quand les Chinois occupaient encore le pays.

Sur les terrasses *les abricotiers portaient en abondance des fruits mûrs* (6). Personne ne s'opposa à ce que les porteurs et nous-mêmes en cueillions et en mangeions autant qu'il nous plaisait. Ici, on en nourrit le bétail. En vérité, ces abricots n'étaient pas de la meilleure qualité, mais ils étaient tout de même sucrés et juteux. Nous tirâmes grand profit du réconfort qu'ils nous procurèrent pour la continuation de notre marche. C'est alors que nous nous aperçûmes avec effroi que pour atteindre Kanam nous devions d'abord descendre dans le profond ravin formé par la vallée du torrent, puis remonter une pente abrupte de l'autre côté.

La fertile vallée formait un contraste délicieux avec les hauteurs avoisinantes, arides et désertes. Des allées de peupliers argentés entouraient *chaque terrasse portant des abricotiers couverts de fruits et des moissons* (7) jaunissantes. En bas, dans le fond de la vallée, *près d'innombrables moulins* (8), des jardins potagers verdoyaient les uns près des autres.

Nous atteignîmes bientôt le début *des aqueducs qui amènent l'eau* (9) par de nombreux tuyaux et de nombreuses rigoles depuis le point le plus élevé de la vallée jusque sur les champs en terrasse, même les plus hauts, à vingt ou trente pieds au dessus.

A environ mille pieds au dessous de Labrang, nous traversâmes le torrent puis nous gravîmes un bel et agréable sentier. De chaque côté l'eau ruisselait; d'épaisses charmilles de peupliers argentés et d'abricotiers bordaient le ruisseau, de sorte que nous pûmes marcher presque constamment à l'ombre jusqu'à Kanam, alors que le soleil de midi dardait ses rayons brûlants. C'est dans la solitude des déserts qu'on apprend à reconnaître quel bienfait sont ces ruisseaux aux eaux claires. Avec un véritable plaisir nous pûmes pendant toute une heure contempler l'onde ruisselante et rafraîchir dans son pur cristal nos yeux agressés par la vue des rochers stériles, et aussi notre bouche assoiffée. Puis nous emportâmes avec nous une grande quantité d'abricots plus que mûrs que nous avions pu cueillir sans grande peine.

Kanam est l'un des plus grands villages que nous ayons visité dans la montagne. Les habitants *des hameaux éloignés à la ronde* (10) s'y retrouvent pour y faire leurs achats. On fabrique ici des objets d'or et d'argent, des bottes, des chaussures de feutre, des couvertures, de beaux tapis, des sculptures en bois. On trouve aussi à cet endroit *l'un des plus grands monastères lamaïques* (11) et *deux remarquables temples* (12), de sorte que *Kanam fait presque figure de capitale* (13) du Kinawar. *Les maisons sont étagées sur la pente de la montagne* (14), en plusieurs rangs d'escaliers, l'un au dessus de l'autre.

Notre campement était installé sur une terrasse, à environ cent pas du village, près du grand temple. Bientôt une quantité de curieux venus de tout le village nous entoura, apportant pour nous proposer de les acheter des soieries chinoises, des pipes en argent, des bottes de drap, des couteaux et des poignards. Pour amorcer la négociation, les marchands nous présentèrent en cadeau sur de grands plateaux de cuivre jaune *une sorte de mauvais raisins secs* (15). Mais les prix qu'ils demandaient pour



Fig. 2. « Les maisons sont construites en grosses poutres de cèdre »

leurs marchandises étaient si exagérés que, malgré leurs raisins secs, nous fûmes contraints de nous réfugier dans nos tentes.

Quand vers le soir il commença de faire plus frais, je montai au village. Le premier rang de maisons est très haut. Elles sont construites en grosses poutres de cèdre dans un style bizarre et lourd. Les rues qui conduisent vers les deuxième et troisième rangs, plus en haut, sont étroites et souvent surélevées. Elles sont sombres et sales. Portes et fenêtres ne sont installées que très parcimonieusement. Les premières sont fermées par une paire de longues chaînes qui sont tirées vers le haut à travers un trou dans le deuxième étage. Aux secondes l'on voit fréquemment, au lieu d'une figure humaine, la tête d'un âne ou d'un cheval. La partie du bâtiment que l'on tient pour le rez-de-chaussée n'est généralement que le soutènement en pierre sur lequel repose la maison, et le premier étage contient les étables pour les bêtes. Les hommes

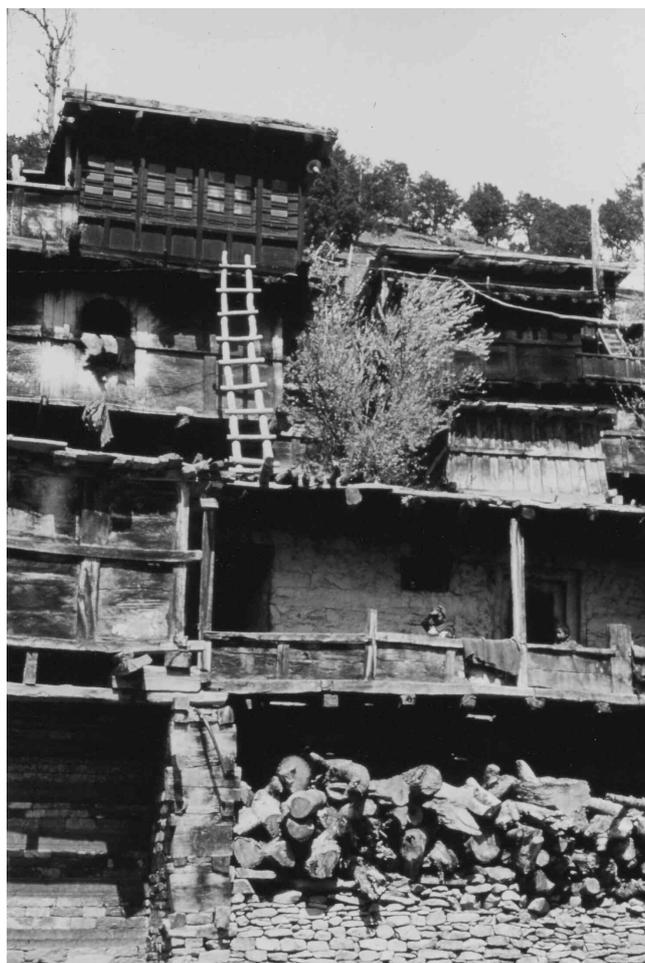


Fig. 3. « J'empruntai une espèce d'échelle de poulailler »

ne rentrent guère qu'à la nuit, ou bien en hiver *ils se calfeutrent dans les pièces sombres de l'intérieur* (16). En été, c'est le toit qui est le lieu de séjour habituel. En cette saison, c'est là que l'on dort la plupart du temps.

En empruntant une espèce d'échelle de poulailler, j'atteignis la terrasse la plus haute, où je dus faire mon chemin face à une meute de chiens furieux. Là, j'étais à la même hauteur que les toits des maisons du rang inférieur. En fait, rues et toits sont une seule et même chose, et ils sont recouverts de la même terre. C'est souvent que l'on trouve plus facilement à entrer dans les maisons par ici, en haut, sur le toit, que par les portes d'en bas qui sont fermées.

Sur le toit de l'une des maisons les plus grandes je vis un vieil homme en robe brun-rouge et en bonnet rouge qui allait et venait. Il égrenait son rosaire avec ardeur entre ses doigts pendant qu'un homme plus jeune et une femme, habillés de la même

couleur, étalaient du grain sur le toit plat. D'autres robes rouges traînaient avec elles des gerbes de blé ou d'une autre céréale. Toutes avaient un rosaire. Je me dis que cela ne pouvait être que l'un des monastères bouddhiques qui se trouvent à Kanam. Le vieillard me fit signe d'approcher. Je restais ainsi un bon moment et parmi les gens qui s'agitaient à l'entour *je vis encore plusieurs femmes vêtues de la robe rouge-brun (17) à capuche*. C'étaient les moines et les moniales du couvent, et le vieil homme en était le prieur.

Je circulais encore le long de nombreux toits, reçu partout volontiers et sans la moindre crainte. *Une vieille femme*, dont j'avais caressé le petit-fils, vint à moi très amicalement et *se lança avec une grande volubilité dans une longue conversation (18) qui m'était adressée*. Un rire énorme mit fin à ce discours dont je n'avais rien compris, rire auquel les voisins et voisines se mêlèrent de bon cœur. Finalement, la vieille m'apporta, au milieu d'un flot de gesticulations bizarres, un bouquet de légumes de son jardin potager. Je m'efforçais à mon tour de me faire comprendre d'elle comme je pouvais, mais tous mes efforts n'aboutirent qu'à un nouvel éclat de rire. *Le langage de ces gens est tout à fait différent de celui des Hindous aussi bien que de l'hindoustani, et on le nomme kanaori (19) ou miltchane*.

Je revins à ma tente avec toutes sortes de plantes comestibles caractéristiques de cette région. C'étaient surtout des fruits secs, *de l'orge à deux rangs (20), du blé d'une réelle beauté (21)*, ainsi que des légumes tels que des petits pois, des vesces, des fèves, des raves, des navets et des plantes oléagineuses.

Comme en route je rencontrai les membres de l'expédition, je fis aussitôt demi tour afin de visiter un quartier plus éloigné du village. De toutes parts, les habitants s'employaient à charger et à rentrer les moissons. Ils utilisaient pour cela de grandes hottes qu'ils portaient sur le dos. Les ânes aussi allaient et venaient sur les terrasses. Un propriétaire aisé, probablement un immigré, car il portait un vêtement de mous-seline et un turban plat au lieu du bonnet de feutre, regardait du haut du toit de sa maison travailler des hommes et donnait des ordres.

Sur une aire de grande dimension, fermée par un muret, *un homme était occupé à faire fouler des céréales par un cheval (22)*. C'est ici la seule utilisation du cheval, car il n'est jamais mis dans un brancard pour tirer une voiture ni ne porte de selle. Les animaux sauvages qui tenteraient de s'approcher du grain étalé sur le sol sont chassés à l'entour. *Un homme avec un bâton pourvu d'un chiffon (23) et un autre avec un long fouet les élèvent et les abaissent alternativement*. Cette façon de battre le grain soulève une poussière effrayante et la paille est de la sorte complètement piétinée.

Après avoir longuement circulé dans des chemins sales et étroits, entre des murailles et des maisons à moitié effondrées, décorées de très anciennes cornes de boucs et de béliers sauvages, nous atteignimes le dernier rang des maisons, rang auquel faisait suite aussitôt un bosquet de *genévriers dont les troncs avaient de trente à quarante pieds de haut (24)*. *Une rangée de monuments d'aspect funéraire (25) formait la limite du village*. Parmi ces sortes de tombes, il y avait plusieurs urnes comme celles déjà citées, l'une brun-jaune, l'autre blanche, l'autre noire, toutes trois sous un même toit. Je n'ai pas pu savoir la signification de ces couleurs.



Fig. 4. « Le village de Kanam, dominé par son monastère »

L'un des derniers et des plus grands bâtiments attira particulièrement notre attention. C'était un *édifice quadrangulaire* (26) qui comportait une petite cour ouverte. Un vieil homme avec une vénérable barbe blanche, vêtu de l'habituelle robe rouge, était assidûment occupé à dévider ses prières sur les grains de son chapelet. Il se tenait sur le toit et nous fit signe. Il se présenta comme étant le supérieur et nous promit de nous montrer le temple, qui se trouvait faire suite à sa demeure, dès qu'il aurait achevé sa prière.

Nous acceptâmes l'invitation sans hésiter et par une échelle de poulailler nous descendîmes bientôt dans la cour afin de profiter de l'occasion qui nous était donnée de voir l'intérieur d'un appartement. Le rez-de-chaussée ne comportait que des étables et des celliers, mais au deuxième étage, à côté d'une veranda large de deux pieds qui donnait sur la cour, nous trouvâmes une grande pièce, apparemment une salle de réception. Elle contenait *deux chaises grossièrement taillées et une table* (27), objets dont il n'était pas peu fier. Néanmoins, il était si occupé à réciter son rosaire qu'il ne parut même pas s'apercevoir que toutes les portes et fenêtres étaient ouvertes. L'aspect général du bâtiment, même si beaucoup de détails étaient dépourvus d'art, voire indigents, n'en laissait pas moins une impression aimable et convenable. Toutes les portes et fenêtres donnaient sur la cour intérieure. Sur le toit et la galerie qui faisait le tour de la cour, il y avait un petit jardin planté d'iris, de daturas et *d'œillets d'Inde* (28), qui puisaient une nourriture suffisante dans la terre du toit.

Lorsqu'il consentit à faire une pause dans sa prière, le vieillard nous fit descendre et nous conduisit dans la cour, où se trouvaient des arbres rangés en gradins,

la seule forme d'escalier que j'aie vue ici. Il sortit une longue clef de bois et nous invita discrètement à nous approcher. La clef ouvrit une grande porte à double battant située au niveau de la cour. C'était l'entrée du sanctuaire, ou du petit temple, qu'il voulait bien nous laisser voir par faveur spéciale.

Quel entassement de choses surprenantes ne vit-on pas dans cette pièce plongée dans la pénombre! *La lumière n'y pénétrait que par une ouverture dans le plafond* (29), et par la porte, dont nous ne devons pas dépasser le seuil. Le principal objet visible était *une grande idole dorée représentant Mahavedi* (30), que nous ne nous serions pas attendu à trouver dans un temple lamaïque. Elle était dans une sorte d'armoire dont les deux portes étaient ornées d'une étoile en or, et elle était insérée dans un cadre doré. Dans la lumière magique qui tombait d'en haut, elle était tout bonnement horrible. C'était presque la seule chose que dans la pénombre l'on était en mesure de reconnaître distinctement.

Une balustrade couverte de chiffons de drap rouge séparait du temple le lieu où siégeait l'idole. A sa droite, l'on distinguait une quantité d'instruments étranges qui paraissaient d'une grande antiquité, des trompettes en cuivre jaune au ventre renflé, des tambours et des cymbales de diverses tailles. A gauche l'on voyait des bannières, une grosse cloche, et diverses figurines d'argile grossièrement peinturlurées. Au premier regard, les murs me parurent être collés de papiers bariolés, mais quand mes yeux se furent habitués à l'obscurité je vis qu'ils étaient recouverts de plaques d'argile crue de la dimension des carreaux de grés ordinaires. Selon les apparences, ils avaient été fabriqués dans des moules de bois et ils comportaient de petites représentations du Bouddha en quatre couleurs différentes, jaune, rouge, gris et blanc. Ils s'étaient détachés du mur en de nombreux endroits et gisaient à terre. Le vieux moine nous en offrit bien volontiers autant que nous en désirions. Malheureusement, ces objets étaient très friables. A notre grande surprise, le vieillard, en dépit des prières qu'il ne cessait de marmonner, ne témoignait pas la moindre vénération pour ses dieux. Il répondait à nos questions et nous donnait des explications au milieu des éclats de rire, puis il retombait brusquement dans son abstraction. Il parut aussi fort soucieux de compter l'argent que nous lui donnâmes avant de partir.

Par un autre chemin, joliment tracé au dessus du village, nous revînmes à notre campement dans le crépuscule, *parmi les aulnes et les peupliers* (31). A l'un des aqueducs nous trouvâmes tout un groupe de femmes occupées à puiser de l'eau. Elles portaient l'eau sur leur dos dans un curieux récipient ressemblant à un baquet en bois. Ces récipients étaient très artistiquement travaillés, faits de planchettes de bois laqué retenues ensemble par des cercles de fer, et comme les tonneaux hermétiquement fermés en haut par une bonde. Une corde de laine, passée dans plusieurs anneaux, leur servait de bretelle. D'autres objets en bois témoignaient aussi de la grande habileté des artisans. J'ai vu des écuelles et des assiettes, fines et gracieuses, réalisées dans le plus beau bois de loupe.

Le soleil était déjà disparu derrière les monts qui à l'ouest ferment la vallée, mais il fallut encore une heure et demie avant qu'il ne fit complètement nuit. Nous avions largement assez de temps pour jouir de la vue magnifique sur la vallée, parée d'arbres superbes, et sur la falaise abrupte, près de Labrang, avec ses forêts de cèdres

et d'épicéas, sur la haute tour antique perchée à mille pieds au dessus de l'abîme, sur les toits couverts d'abricots à sécher, sur les champs dorés par les moissons, sur les sombres sapins. Tous les chemins que nous avons parcourus dans la matinée dessinaient dans la lumière crépusculaire un paysage aux couleurs vaporeuses et sereines, en un mélange hautement singulier. Un précipice, dont la profondeur n'était pas du tout visible d'ici, séparait cette image des hauteurs d'en face.

Comme l'entrée de notre tente était dirigée vers *ce splendide paysage de montagnes* (32), nous pûmes pendant longtemps encore observer avec bonheur dans la lumière déclinante du soir la façon dont les tons des couleurs passaient du bleu au rouge, jusqu'à ce que s'étende au dessus de nous le plus merveilleux ciel étoilé qui fût et que tout sombrât enfin, au loin comme au près, dans l'ombre de la nuit.

Le lendemain matin, le 2 août, les porteurs de bagages étaient déjà partis depuis longtemps que nous n'étions pas encore en mesure de les suivre. Le grand lama, en effet, s'était annoncé et avait promis de nous montrer l'intérieur du grand temple, près duquel se trouvait notre campement. Nous montâmes à l'aide d'une poutre vers une petite porte du bâtiment qui ne laissait rien deviner, et *nous nous trouvâmes dans un vestibule haut et long* (33), peint en jaune. Les portes donnant sur le temple proprement dit se trouvaient dans le mur le plus long. Là, *le grand lama vint à notre rencontre* (34). Ce fut comme une apparition, dont l'aspect et la tenue étaient vraiment majestueux et surprenants. Je crus avoir en face de moi un sage des temps antiques, un Sénèque ou un Caton. C'était un vieillard d'une figure noble et superbe, drapé dans les plis de la longue toge de laine brun-rouge. Il était tête nue, ses cheveux de neige étaient coupés court. Sa longue barbe blanche lui tombait sur la poitrine. Le grand rosaire pendait à sa ceinture et il portait un gros livre sous le bras. Après avoir salué le prince, il ouvrit les portes, de sorte que nous pûmes contempler le sanctuaire. Ici aussi la plus grande des nombreuses idoles était un Mahadö doré, les autres idoles, plus petites, étant en pierre et en bronze. A droite et à gauche se dressaient de grandes armoires laquées de vert, rehaussées d'or, avec *de nombreux tiroirs qui devaient contenir des manuscrits* (35). Une grande quantité d'objets de piété remplissaient le reste de la pièce. Malheureusement, il nous fut impossible de nous faire comprendre de ce bon vieillard. Outre que le langage de la région était tout à fait inconnu à nos interprètes et à nous-mêmes, sa surdité interdisait la moindre conversation.

Que n'aurais-je pas donné si j'avais pu rencontrer ici *le célèbre savant hongrois Alexandre Czosma de Körös* (36) qui séjourna plusieurs années à Kanam ! On nous demandait souvent des nouvelles de lui, car *il est connu dans ces montagnes sous le nom de Sikander sahib* (37).

Ici aussi des carreaux de couleur sont utilisés pour couvrir les murs. Sur chaque table il y avait six ou sept figurines représentant le Bouddha qui nous furent distribuées avec une grande libéralité. Le vieux moine referma son temple de ses mains tremblantes quand nous nous fumes suffisamment rassasiés de son spectacle, puis nous nous mimes en route sans plus tarder.

Les champs de Kanam disparurent bientôt sous nos pas et la région devint affreusement aride et déserte. Au bout d'un quart d'heure, nous nous retrouvâmes dans la vallée du Satledj, sur les bords duquel le sentier montait et descendait. A peine



Fig. 5. « Le monastère de Kanam, près duquel Alexandre Csoma de Kőrös a vécu trois années et demie »

apercevait-on de maigres traces de végétation sur le roc calciné; ici et là *un misérable pin néoza* (38), une absinthe sans feuilles, *des buissons épineux d'astragale* (39). On aurait dit que les deux rives du fleuve venaient d'être extraites d'un four chauffé à blanc. Des falaises chauves et brûlées de soleil se dressaient à pic entre des éboulis sans fin qui ressemblaient à de gigantesques amoncellements de cendres. Il n'y avait aucune ombre, aucune trace de verdure fraîche, l'eau du fleuve elle même, qui loin en bas baignait le pied des hautes arêtes rocheuses, semblait avoir perdu ici sa force fécondante.

Nous étions dans un désert horrible (40) ; les pentes y étaient si escarpées que l'on ne pouvait même plus distinguer notre chemin. Dans les zones d'éboulis le pied du voyageur ne laissait aucune trace derrière lui. Les pierres et les blocs de roche roulaient sous les pas et dévalaient la pente de la montagne. Malheur à celui qui se serait arrêté ! Il fallait au contraire presser le pas, sinon l'on aurait été précipité dans l'abîme avec les décombres croulants. Le bruit des pierres roulant au fond du ravin était une musique qui nous accompagna toute la journée. En quelques endroits, les murs rocheux étaient si abrupts et les pierres qui s'en détachaient si lisses qu'il fallut d'abord creuser des marches dans le sol pour y poser les pieds avant que nous puissions passer.

Dans les premières quatre-vingt-dix minutes, *nous ne vîmes au total que sept plantes fort chétives* (41) qui avaient réussi à puiser de la vie sur ces pentes désolées. Parmi elles, une rose, et de plus une rose en fleur, nous apparut, ainsi qu'*une sorte*

d'absinthe blanche (42), mais si rabougrie que l'on ne pouvait pas même la remarquer de la rive opposée.

Nous montions continuellement. La chaleur intense du soleil, l'impression accablante que produisait sur nous un tel désert engendrèrent bien vite en nous un état de dépression et une lassitude singulière. Mais comme nous avons presque atteint le sommet de l'arête qui nous séparait d'une vallée affluente du Satledj, la gaieté nous gagna de nouveau. Il y avait là une source, la seule de tout le trajet, que les porteurs, hommes et femmes, saluèrent de cris de joie. Elle ne dispensait pourtant qu'une mauvaise eau cuivrée au goût amer, car il y a beaucoup de cuivre par ici. A la couleur jaune des schistes environnants on devinait, en effet, qu'ils contenaient du carbonate de cuivre. Le sol était aussi couvert de pierres calcaires et de tuf ; mais l'humidité avait fait surgir ici une végétation abondante.....

Remarques

(1) « *Les falaises d'éboulis, arides et abruptes* »

A comparer avec ce que dit Victor Jacquemont en page 238 du deuxième tome de son journal de voyage : « Les montagnes qui dominent sa rive gauche (du Satledj) sont excessivement rapides, et leurs pentes inférieures et moyennes sont presque partout couvertes d'éboulements ».

(2) « *Recouvraient le sol schisteux* »

Jacquemont n'est pas géologue pour rien ; il est beaucoup plus explicite que Hoffmeister. A propos de la région de Kanam il écrit page 242: « Le granite s'y montre plus rarement à mesure que l'on s'avance vers le nord. Il a presque entièrement disparu sur les pentes des montagnes qui bordent la rive droite du torrent de Téli, entre Zongui et Kanum. A mesure qu'il y devient plus rare, les veines de quartz y deviennent plus communes, et en descendant dans le lit de ce torrent, on voit dans les schistes au lieu de grands amas amorphes de granite, des veines ou des filons de quartz blanc grenu, parsemé de petits amas d'amphibole d'un noir verdâtre ».

(3) « *Labrang, situé de ce côté-ci du ravin qui le sépare de Kanam* »

Jacquemont : « Le village de Kanum et celui de Labrang (sont) situés l'un en face de l'autre, sur les pentes d'un petit vallon au fond duquel coule un ruisseau » (page 238). Et plus loin, page 420 : « Kanum et Labrang, qui ne sont pour ainsi dire que deux hameaux d'un même village, à portée de carabine,... »

(4) « *Une sorte de tour* »

Jacquemont : « C'est une sorte de tour carrée, haute de douze à quinze mètres, entourée d'un petit mur en pierres sèches, percé de meurtrières » (page 238).

(5) « *Le long de la Bhagirathi* »

C'est la rivière himalayenne qui, avec l'Alaknanda, donne naissance au Gange.

(6) « *Les abricotiers portaient en abondance des fruits mûrs* »

Jacquemont : « L'abricotier est très commun. Ses fruits sont (à Kanam) comme dans tous les autres villages, très petits et peu savoureux ; les plus doux restent toujours acides ; cependant ils semblent très mûrs... On les recueille maintenant (le 1^{er} août) en quantité immense. Exposés au soleil sur le toit des maisons, ils sèchent pour l'hiver, où ils forment une partie notable de la nourriture des habitants » (page 264).

Thomas Thomson, à la date du 16 août : « Les abricots aussi étaient mûrs et avaient été cueillis sur les arbres. Les toits plats des maisons en étaient à présent couverts, où ils sèchaient au soleil » (page 76).

(7) « *Chaque terrasse portant des abricotiers... et des moissons...* »

Jacquemont : « ...des champs couverts de riches moissons et ombragés d'arbres divers, de pommiers, d'abricotiers... » (page 238).

(8) « *Près d'innombrables moulins* »

Jacquemont a décrit en détail ces moulins primitifs du Kinawar. « La roue dentée étant inconnue aux montagnards, ils n'ont pas le moyen de couder un axe de rotation : le plan de leur roue est horizontal, son axe est vertical. Elle est mise en mouvement par la chute de l'eau sur des rayons plans, fichés obliquement dans son épaisseur. De là une déperdition de force immense ; mais c'est une circonstance absolument indifférente puisque l'eau ni la pente ne manquent nulle part... Chaque village a plusieurs de ces moulins » (page 406).

(9) « *Des aqueducs qui amènent l'eau* »

Jacquemont : « (les arbres) bordent les ruisseaux d'irrigation, détournés du torrent qui coule au fond du vallon » (page 239).

(10) « *Les hameaux éloignés à la ronde* »

Jacquemont dit au contraire : « Les maisons (sont) rassemblées en quelques hameaux très voisins » (page 238).

(11) « *L'un des plus grands monastères lamaïques* »

Le monastère de Kanam a son origine au XI^{ème} siècle. Il aurait été construit une première fois sur ordre du célèbre lotsava (traducteur) Rin-chen-bzang-po, connu aussi sous le nom sanscrit de Ratna-bhadra, qui vécut de 964 à 1054. Les bâtiments actuels sont évidemment moins anciens. Ils dateraient du XV^{ème} siècle et auraient été rénovés au XVIII^{ème}. Ils se trouvent en haut du village, où ils forment une puissante masse rectangulaire, percée de sept rangs de fenêtres sur deux étages. Ils sont en briques

crues blanchies à la chaux et comportent à leur extrémité orientale, au deuxième étage, deux petits balcons de bois en surplomb. La seule décoration est constituée par les poutres de bois de cèdre qui dépassent légèrement la structure extérieure et lui donnent un aspect piqueté. Le toit est plat, en terrasse accessible.

C'est dans ce bâtiment que se trouvent les habitations des moines. Contrairement à ce qui est dit souvent, Alexandre Csoma de Kőrös n'habitait pas le monastère, mais une maisonnette, en tous points comparable aux autres, située au dessus, à la lisière de l'agglomération. Jacquemont nous le précise expressément : « Sa demeure est extérieurement la même que celle des montagnards... Je ne pouvais m'y tenir debout, tant elle est basse, mais elle est suffisamment haute pour la petite taille de celui qui y habite... Il y a même une issue pour la fumée du foyer : c'est la seule cheminée du village » (page 254).

(12) « Deux remarquables temples »

Le temple qui est dans le monastère et sert aux réunions quotidiennes des moines est insignifiant, mais il y en a un autre, appelé lha-brang, qui se trouve un peu en dehors du village, celui-là même où Victor Jacquemont fut logé en juillet puis en septembre 1830. Il est plus grand, mieux aménagé, et serait très ancien, bien qu'il soit sûr qu'il ne remonte pas au temps de Rin-chen-bzang-po.

(13) « Kanam fait presque figure de capitale »

Ce n'est pas l'avis de Thomas Thomson qui écrit : « Le village de Tchini, l'endroit habité le plus vaste et la région la plus fertile du Kinawar, que l'on peut donc considérer comme sa capitale » (page 77).

D'autres auteurs avancent aussi le nom de Songnam. En fait, il n'y a nulle part au Kinawar d'agglomération humaine assez importante pour justifier le nom de ville-capitale. Kanam est simplement le village le mieux situé géographiquement.

(14) « Les maisons sont étagées sur la pente de la montagne »

Jacquemont : « Kanum est situé en amphithéâtre sur les pentes d'une montagne très rapide, soutenue par une multitude d'empierrements laborieux. Quelques uns des étages qu'ils supportent sont plus larges ; ceux-là sont cultivés, les plus étroits sont bâtis » (page 238). Et plus loin, page 393 : « La position de Kanum... est la plus pittoresque que j'aie vue en Kanawer. Ses maisons dispersées par groupes à divers étages de la montagne... formaient un tableau des plus agréables ».

(15) « Une sorte de mauvais raisins secs »

« Il n'y a pas de vignes à Kanam » même, note Jacquemont page 416, mais il y en a dans la région immédiate : « Il ne manque pas de vignes, mais elles sont comme partout en Kanawer excessivement négligées ». « Une partie considérable de la vendange, ajoute-t-il page 417, est séchée au soleil, mais sans soins. Beaucoup de grains tournent à l'acide ».



Fig. 6. « Le deodar, ou cèdre de l'Himalaya, dans le bois duquel toutes les maisons de Kanam sont construites »

Quant à Thomson, il note que « les vignes sont supportées par des poteaux dressés d'environ quatre pieds de haut, placés en ligne tous les trois pieds à peu près, et reliés entre eux par des poteaux horizontaux, sur lesquels s'enroule la plante » (page 77).

(16) « *Ils se calfeutrent dans les pièces sombres de l'intérieur* »

Cela rejoint ce que dit Jacquemont au sujet des habitants de Kanam : « La petitesse de leurs maisons, où ils vivent alors entassés les uns sur les autres, les protège contre l'hiver » (page 246).

(17) « *Plusieurs femmes vêtues de la robe rouge-brun* »

Il y avait effectivement à Kanam non seulement un mais deux monastères de femmes. L'on sait que la polyandrie, en usage au Kinawar en ce temps-là, contraignait au célibat un grand nombre de femmes. Faute d'autres ressources, elles se regroupaient le plus souvent dans des communautés conventuelles, où elles faisaient les mêmes travaux que la population laïque. « La polyandrie, écrit Jacquemont page 247, qui condamne un grand nombre de femmes au célibat, rend très nombreuses (à proportion de la mince population des plus grands villages) les sociétés religieuses de nonnes. Ces pauvres femmes ne vivent pas cloîtrées comme les religieuses d'Europe ; mais si leur couvent possède quelque petit champ, quelque vignoble, elles le travaillent elles-mêmes, occupées d'ailleurs à la maison des mêmes soins que les autres femmes, filant et tissant ».

(18) « *Une vieille femme... se lança... dans une longue conversation* »

Jacquemont : « Le langage est absolument différent de celui des parties inférieures du Kanawar. Les femmes cependant, sans en tenir compte, vinrent dans l'après-midi s'accroupir en cercle près du camp de mes gens, établis sur la place du village, et s'obstinèrent à leur parler, faute de pouvoir parler avec eux. Elles étaient d'une loquacité et d'une gaieté excessives » (page 280).

(19) « *Le langage de ces gens (se) nomme kanaori* »

Walter Hamilton, en page 104 du volume II de « The East India gazeteer », écrit : « Kanam compte un millier d'habitants. Leur langage, le kinawari, n'est pas le tibétain ».

August-Hermann Francke, qui passe à Kanam en août 1909, écrit en page 16 du premier volume de ses « Antiquities of Indian Tibet » : « Le tibétain est bien compris ici, mais il n'est pas parlé parmi les paysans eux-mêmes. Ils parlent une langue de type kanawari ».

(20) « *De l'orge à deux rangs* »

Jacquemont parle au contraire d'orge à six rangs : *hordeum hexastichon*, du type es-courgeon, en page 258 de son journal.

(21) « *Du blé d'une réelle beauté* »

Cette remarque de Hoffmeister (*Waizen von ausgezeichneter Schönheit*) est étonnante. Elle contredit singulièrement ce qu'écrit Jacquemont en page 245 : « Il y a deux récoltes, une de blé ou d'orge, l'autre de menus grains ou de *polygonum paphur N* ; mais pour que la seconde ait le temps de mûrir, il faut que la première ait été enlevée de bonne heure ; aussi la coupe-t-on avant maturité. Le sol, libre vers la fin de juillet, est aussitôt labouré légèrement et semé à nouveau. Cependant la récolte à peine jaunissante qui vient d'être moissonnée, exposée en masses assez épaisses au

vent et au soleil, achève de mûrir. L'épi absorbe les sucres du chaume et le grain durcit ; mais il est petit, ridé et mal formé. »

(22) « *Un homme était occupé à faire fouler des céréales par un cheval* »

Jacquemont : « Ici, les chevaux ne sont pas rares, ce sont eux qui le foulent (le grain) » (page 245).

En revanche, comme le fait remarquer Hoffmeister, il ne tire jamais de véhicule à roues, parce qu'un véhicule serait inutilisable sur les mauvais sentiers du pays. D'autre part, on s'en sert peu pour voyager car il n'a pas le pied sûr et il est incapable de franchir les ponts de cordages. Pour les voyages, on utilise éventuellement le ghount, le yak, ou le dzo, qui est un croisement de yak et de vache commune.

(23) « *Un homme avec un bâton pourvu d'un chiffon* »

Jacquemont : « On se sert aussi du fléau pour battre (le grain) ; mais cet outil est si mal fait et si mal employé qu'un batteur européen fait plus d'ouvrage en un jour que quinze ou vingt batteurs kanaweris » (page 245).

(24) « *Des genévriers dont les troncs avaient de 30 à 40 pieds de haut* »

Jacquemont : « Au dessus des dernières cultures, on ne voit plus qu'une espèce d'arbre. C'est un genévrier, *Juniperus arborea*, qui transplanté sans doute plus bas, y atteint de grandes proportions (12 à 15 mètres de hauteur), mais qui n'est ici qu'un petit arbre rabougri, de l'aspect le plus misérable » (page 258). De son côté, Thomas Thomson écrit en pages 90 et 91 de son récit de voyage: « Cette large vallée, dans le bas de laquelle, à l'est, se trouve le village de Kanam, nous séparait de la chaîne centrale sur laquelle est situé le col de Runang. Autour, les montagnes avaient un aspect désolé. Elles nous apparaissaient lisses et dépourvues de couverture herbeuse, sauf de grandes taches d'un vert noirâtre dont les mouchetaient les genévriers ».

On remarquera combien les observations des trois voyageurs se recoupent les unes les autres.

(25) « *Une rangée de monuments d'aspect funéraire* »

Jacquemont : « Il y a, sur une colline qui domine immédiatement le village (de Kanam), une rangée de ces petits monuments... qui sont si communs dans les villages du Kanawer à partir de Pangui. Là, ils sont formés simplement d'un panier rempli de boue ou de terre, blanchi, et posé comme une urne sur un petit piédestal, et abrité par un toit de chaume ou une terrasse. Ordinairement, il y a trois de ces autels sous un abri, et celui du milieu est plus grand que les latéraux. A Kanum... ces simples monuments forment un alignement assez long sur le sommet de la colline qui porte en amphithéâtre les divers quartiers du village » (page 336).



Fig. 7. « Le bKa'-gyur-dgon-pa, ou bâtiment de Kanam dans lequel est conservé le canon bouddhique tibétain »

(26) « *Un édifice quadrangulaire* »

Il s'agit d'une dépendance du monastère principal, située légèrement au dessous du bâtiment conventuel, de forme presque exactement cubique, appelée par les moines bKa'-gyur-dgon-pa, ou monastère du Kandjour, parce que c'est là que se trouvaient entreposés les 325 volumes du canon bouddhique tibétain, réalisés en xylographie vers 1738 à sNar-thang et apportés à grands frais depuis bKra-shis-lhun-po jusqu'à Kanam vers 1820 par un riche et dévot propriétaire kanaori soucieux de se procurer un bon karma dans sa vie future. Quand il séjournait dans le village Alexandre Csoma de Kórös venait y chercher les volumes dont il avait besoin pour ses recherches lexicographiques. Le Dr James-Gilbert Gerard, l'ami écossais du savant hongrois, dans sa lettre du 21 janvier 1829 à William Fraser, résident britannique à Delhi, précise en effet que Csoma de Kórös « a accès aux ouvrages se trouvant dans le monastère », mais que les moines, par méfiance excessive, « ne l'autorisent à en sortir à la fois que deux ou trois volumes » (cité par Théodore Duka en page 89).

(27) « *Deux chaises grossièrement taillées et une table* »

Chaises et tables hautes sont inconnues des habitants du Kinawar. Ils s'assoient par terre, sur des tapis ou des coussins et n'utilisent que des tables basses, de la hauteur d'un tabouret. La présence chez l'abbé de ces meubles insolites rappelle immanquablement un passage du journal de Jacquemont, où il dit : « Je trouvai (Csoma de

Körös) dans une chaise à bras, de la construction la plus grossière, transcrivant du tibétain sur une longue table » (page 254). Il est donc vraisemblable que, après le départ de Kanam du savant hongrois, les meubles dont il avait garni sa maisonnette ont été récupérés par le moine pour orner ce que Hoffmeister appelle son salon de réception.

(28) « *Un petit jardin, planté... d'œillets d'Inde* »

Jacquemont : « La seule plante cultivée en Kanawer pour l'ornement est l'œillet d'Inde... Il paraît vénéré des Kanaoris comme des Hindous » (page 406).

(29) « *La lumière n'y pénétrait que par une ouverture dans le plafond* »

Jacquemont : « Le sanctuaire... éclairé seulement par une ouverture faite au toit » (page 244).

(30) « *Une grande idole dorée représentant Mahāvedī* »

C'est bien évidemment Mahādevī qu'il faut lire. Au reste, quelques pages plus loin, Hoffmeister écrit Mahadö, forme assurément incorrecte, mais néanmoins plus proche de l'orthographe sanscrite. Mahādevī est dans la tradition hindoue l'un des noms de Devī, la parèdre d'Indra, connue aussi sous les noms de Pārvatī, Durgā, ou Kālī, suivant les régions et les différentes sectes brahmaniques. Jacquemont nous confirme, par ailleurs, qu'au Kinawar « le mélange du bouddhisme et du brahmanisme est complet » (page 247).

(31) « *Parmi les aulnes et les peupliers* »

Jacquemont et Thomson, qui tous deux sont botanistes, signalent effectivement la présence de ces deux espèces d'arbres aux approches de Kanam.

(32) « *Ce splendide paysage de montagnes* »

Thomas Thomson : « Nous ne pouvions jamais admirer assez les beautés constamment changeantes du paysage qui, pour la variété et la magnificence, n'a nulle part son pareil » (page 80).

(33) « *Nous nous trouvâmes dans un vestibule haut et long* »

Jacquemont : « Cette demeure qu'il m'offrit est un temple bouddhiste. Il est divisé en deux pièces : un long et spacieux vestibule où j'habite, et le sanctuaire » (page 244). Il apparaît donc que Jacquemont a été logé en 1830 là où Hoffmeister s'est retrouvé dans la matinée du 2 août 1845. C'est là que Csoma de Körös vint saluer le naturaliste français à son arrivée, le 26 juillet, ainsi que Jacquemont nous le précise en page 253 de son journal : « Il vint sur le champ me faire une visite ».

(34) « *Le grand lama vint à notre rencontre* »

Ce grand lama qui vient saluer le prince Waldemar de Prusse et les membres de son expédition en août 1845 pourrait bien être le même que celui décrit quinze ans plus tôt par Jacquemont. Certes ce dernier le qualifie déjà en 1830 de « grand vieillard », mais le portrait à la plume qu'il en a fait et qui a été publié dans les annexes à son « Voyage dans l'Inde » laisse plutôt l'impression d'un homme ayant à peine la cinquantaine. Au demeurant, il ne pouvait pas être si vieux puisque, en page 403 de son journal, il nous indique qu'en juillet 1830 il n'y a que trois mois qu'il a été nommé à cette haute fonction. N'oublions pas que Jacquemont était très jeune, il n'avait que vingt-neuf ans, et que, en son temps, un homme de cinquante ans était souvent qualifié de vieillard.

En tout cas, ce qu'en dit Hoffmeister, ses cheveux blancs, sa longue barbe également blanche, ses mains tremblantes, sa surdité, nous amène à penser que ce prélat tibétain pouvait avoir alors au moins soixante-dix ans. En outre, Jacquemont ne nous précise-t-il pas que le lama est « d'une superbe figure pour faire un pape », ce qui s'accorde assez bien avec les termes employés par Hoffmeister, qui parle de « figure noble et superbe » (ein Greis von hoher stattlicher Figur).

(35) « *De nombreux tiroirs qui devaient contenir des manuscrits* »

L'on sait que les bibliothèques des temples tibétains sont traditionnellement conservées dans de grandes armoires composées de casiers, chaque volume, enserré entre deux planchettes et enroulé dans une pièce d'étoffe, étant déposé dans un casier différent. Les tiroirs qu'aperçoit Hoffmeister, si tant est qu'ils aient contenu quelque chose, ne sont pas, de toute façon, l'endroit où ont été entreposés les ouvrages canoniques dont s'est servi Alexandre Csoma de Körös entre 1827 et 1830. Nous avons vu plus haut, en effet, que ceux-ci sont conservés dans un bâtiment particulier, dit communément « monastère du Kandjour ». Cet édifice a été décrit et photographié par A. H. Francke, qui fut de passage à Kanam le 30 juin et le 1^{er} juillet 1909 (*Antiquities of Indian Tibet*, page 16).

Au demeurant, mis à part Csoma de Körös qui s'appliqua à les lire intégralement, il est peu probable qu'ils aient jamais été ouverts, à plus forte raison étudiés. S'il faut en croire Jacquemont, même l'abbé du monastère, le plus haut en grade, était incapable de lire la langue classique, en laquelle est écrit le canon. « Le pauvre Kahtchenn, écrit-il page 404, ne comprend pas un mot des livres commis à sa garde ».

(36) « *Le célèbre savant hongrois Alexandre Czosma de Körös* »

En 1845, il n'y a que trois ans que le savant tibétologue est décédé à Dardjiling, le 11 avril 1842. Son souvenir est donc encore très vivant non seulement parmi les Anglais de l'Inde, mais aussi parmi les étrangers qui y voyagent. Son nom est familier aux milieux cultivés européens qui s'intéressent à l'orientalisme.

« Czosma » n'est que l'une des nombreuses orthographes erronées de son nom. Aujourd'hui encore, il est souvent écrit de façon fautive.

(37) « *Il est connu dans ces montagnes sous le nom de Sikander sahib* »

C'est plutôt sous l'appellation persane de « Skander beg » qu'Alexandre Csoma de Kőrös est connu dans l'Himalaya. Cependant Jacquemont nous indique que « les gens de Kanum le traitent de Saheb » (seigneur) car, ajoute-t-il, « la connaissance du langage sacré que seul maintenant dans le village il possède depuis le départ du lama son pédagogue, contribue à leur inspirer pour lui du respect » (page 256).

(38) « *Un misérable pin néoza* »

Jacquemont : « Au dessus du village même, est un petit bouquet de Pins néozas très clair-semés » (page 245). Ailleurs, il nous précise que « Le néoza est ici (à Kanam) dans toute sa vigueur. C'est un arbre de six à huit mètres de haut, arrondi, peu fourni. Son tronc atteint généralement 0,m 40 à 0,m 45 de diamètre, il est tortueux, verdâtre, et se pèle constamment de son écorce... caractère que je ne connais à aucune espèce de conifère. Il ne forme jamais de forêts très serrées, mais des bois clairs » (page 404).

Dans une lettre à Alexandre de Humboldt datée du 15 octobre 1845, Hoffmeister donne lui-même les précisions suivantes : « Avant le village de Rarang (8400 pieds), l'on aperçoit le premier néoza (*Pinus Gerardiana*) qui est propre au Satledj... Sur la rive droite du fleuve, là où cesse la culture de la vigne, il y a des cèdres énormes, de trente-six pieds de circonférence, mêlés au néoza et au *Pinus excelsa*. Plus haut jusqu'à Pangui, il y a sur les deux rives une forêt de cèdres assez fournie, entre mille et trois mille pieds au dessus du cours d'eau, mêlée à des sapins et bordée de néozas... Plus loin encore jusqu'en amont de Kanam, des cèdres et des pins rabougris sont épars sur les montagnes d'éboullis escarpées, et bientôt tout est si rabouгри qu'il laisse la place à la végétation steppique du Thibet ».

(39) « *Des buissons épineux d'astragale* »

Jacquemont : « Un autre sous-arbrisseau, mais qui atteint à peine à la hauteur des herbes, est souvent mêlé avec le précédent : c'est un astragale épineux, *Astragalus microphyllus* » (page 259).

Thomas Thomson : « Un astragale épineux et plusieurs espèces d'*Artemisia* formaient presque toute la rare végétation » (page 90).

(40) « *Nous étions dans un désert horrible* »

Thomson : « Partout le sol était brûlé et nu. A peine quelques pins apparaissaient de ci de là, mais rien qui ressemblât à une forêt » (page 89). Et plus loin : « On ne peut rien concevoir de plus nu et de plus horrible que l'aspect du col et des montagnes environnantes » (page 92).

(41) « *Nous ne vîmes au total que sept plantes fort chétives* »

Thomson : « Il n'y avait pas plus de six espèces de plantes » (page 93).

(42) « Une sorte d'absinthe blanche »

Hoffmeister emploie le mot Wermut, qui signifie absinthe, mais il semble qu'il faille plutôt comprendre armoise (Johanniskraut). Les deux plantes appartiennent au genre *Artemisia* de la famille des Composées.

« Des armoises blanchâtres et odorantes, écrit Jacquemont en page 268, occupent la place des herbes, et avant d'arriver à Kanum on voit s'y mêler des touffes d'astragales épineux », preuve s'il en était besoin de l'exactitude des observations de Hoffmeister mais du mauvais usage qu'il fait du mot Wermut.

Complété par les observations de Jacquemont, Gérard, Francke, Thomson et quelques autres voyageurs, le tableau que nous donne de Kanam Werner Hoffmeister est remarquable de précision et d'exactitude. Il est surprenant qu'il ait jusqu'ici échappé à la vigilance des auteurs qui ont traité de la vie et de l'œuvre d'Alexandre Csoma de Körös. Les « Briefe aus Indien » ne figurent, en effet, dans aucune des références que signalent ses différents biographes. Il n'en va pas autrement pour les bibliographies qui lui sont consacrées, même celle de Jenő Zágoni, pourtant de beaucoup la meilleure et la plus complète puisqu'elle ne compte pas moins de 1652 titres. L'ouvrage posthume de Hoffmeister est complètement passé inaperçu.

Bibliographie

- Archer, Edward C. (1833) : *Tours in Upper India*. London.
- Duka, Théodore (1885) : *Life and Works of Alexander Csoma de Körös*. London.
- Francke, August H. (1914) : *Antiquities of Indian Tibet*. Calcutta.
- Gerard, Alexander (1841) : *An Account of Koonawur in the Himalayas*. London.
- Gerard, Alexander (1842) : Narrative of a Journey from Subathoo to Shipké in Chinese Tartary. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*.
- Gerard, James G. (1829) : Letter to William Fraser Calcutta. *Gleanings in Science*.
- Hamilton, Walter (1820) : *The East India Gazeteer*. London.
- Herbert, J. D. (1824) : Account of a Journey through the Himalaya Mountains. *Philosophical Journal* (Edinburgh).
- Herbert, J. D. (1825) : An Account of a Tour Made to Lay down the Course and Levels of the River Setlej. *Asiatic Researches*.
- Hoffmeister, Werner (1847) : *Briefe aus Indien*. Braunschweig.
- Hutton, Thomas (1839–1840) : Journal of a Trip through Kunawar. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*.
- Jacquemont, Victor (1841) : *Voyage dans l'Inde*. Paris.
- Johnson, James (1834) : Journey through the Himma-Leh Mountains to the Sources of the River Jumma. *Journal of the Royal Geographical Society*.
- Joshi, Tika Ram (1909) : *Grammar and Dictionary of Kanawari, the Language of Kanawar, in the Bashahr State, Penjab*. Calcutta.

- Le Calloc'h, Bernard (1986–1987): Un témoignage capital sur la vie d'Alexandre Csoma de Kőrös : le journal et la correspondance de Victor Jacquemont. *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae*.
- Le Calloc'h, Bernard (1992): *La province indienne où vécut Alexandre Csoma de Kőrös, le Kinawar*. Genève, Colloque Csoma de Kőrös.
- Le Calloc'h, Bernard (1993): L'état sanitaire du Kinawar au temps de Csoma de Kőrös. *Geographia Medica* (Budapest).
- Le Calloc'h, Bernard (1994): Les frères Gerard, explorateurs de l'Himalaya. *Acta Geographica* (Paris).
- Lukas, J. (1937): A Study of the Kanawari Language. *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*.
- von Preussen, Waldemar (1853): *Reise des Prinzen Waldemar von Preussen in 1845*. Berlin.
- Thomson, Thomas (1852): *Western Himalayas and Tibet*. London.